Source : http://www.cmtra.org/spip.php?article68, pris sur le site www.cmtra.org
Rencontre avec Fanny Logeay, propos recueillis par PB
Lettre d'info n° 58
Eté 2005

"Dis-moi une chanson…"

Entretien avec Fanny Logeay

Pouvez-vous nous décrire le projet et le contexte d'une telle mission ?

Je suis chargée de mission par l'Addim de l'Ain. L'Addim est une structure chargée de développer la danse, la musique et le théâtre dans le département. L'idée de ce travail émane de la directrice, Juliette Rouillon-Durup, à qui ce projet tenait à cœur. Comme cette structure n'a pas pour habitude de faire du collectage, nous travaillons en partenariat avec le CMTRA, et le festival de musiques du monde Les Temps Chauds. Nous désirons faire un état des lieux des pratiques artistiques traditionnelles (danse, musique, conte…) issues des immigrations, dans le département de l'Ain. Cela concerne donc les personnes immigrées en France mais aussi les gens ayant des pratiques issues d'autres cultures (danse orientale, musique irlandaise…). On ne prend donc pas en compte les musiques traditionnelles et folkloriques locales, d'autant qu'elles ont déjà été en partie collectées. Mais le sou des écoles, les conscrits (une tradition encore très vivace), les bals musettes et autres thés dansants sont intéressants, simplement notre orientation est différente… L'idée première de cette collecte est de constituer une bibliothèque sonore et audiovisuelle qui serait mise à disposition des écoles, écoles de musique, MJC… pour servir de support de découverte et d'apprentissage, notamment pour les enfants. On y trouverait les chansons, les contes, les concerts collectés … En fait le projet s'est aussi élargi à d'autres domaines comme la cuisine, par exemple, car mes premiers contacts forts se sont noués autour des pratiques culinaires traditionnelles (couscous, cornes de gazelle, bureks arméniens…). Un autre projet important pour la diffusion de ces moments de pratique artistique est de faire un documentaire (probablement un DVD) avec des morceaux choisis de ces rencontres, qui serait également mis à disposition des centres sociaux, écoles, écoles de musique, etc.

Le film est un bon outil pédagogique et artistique pour rendre compte du travail réalisé sur le terrain, en même temps cela peut entraîner une lourdeur de réalisation en terme d'équipe et de coût. Ne peut-il y avoir d'autres moyens plus légers qui permettent aux travaux ethnomusicologiques d'être restitués ?

Oui, c'est vrai que ce n'est pas toujours facile à gérer. Nous avons hésité entre une captation uniquement sonore et une captation audiovisuelle. J'ai pensé aussi jouer avec les deux : faire une combinaison entre photos et enregistrements, ce qui aurait permis de créer une exposition. Ce serait peut-être un moyen plus facile pour que les gens se réapproprient ces traditions ? D'autant que le rapport à l'image peut poser problème, surtout concernant les normes légales de son utilisation parce qu'il il faut souvent faire signer des décharges pour permettre l'utilisation de l'image. Et puis certaines personnes ont aussi une grande méfiance par rapport à la caméra. On a filmé par exemple des femmes maghrébines qui dansaient, mais elles ne souhaitent pas que les images deviennent publiques. Alors de notre côté il faut accepter de ne pas les utiliser, bien qu'il y ait des images jolies et intéressantes, on ne les utilise pas. Mais malgré ses inconvénients techniques, le support image est très riche et parlant puisqu'il permet de saisir la pratique en elle-même mais aussi son lieu d'expression, l'attitude, le visage de la personne, son habillement, les commentaires qu'elle fait, à qui elle les fait, etc.

Un des volets de votre travail consistera-t-il aussi à utiliser les rencontres musicales faites lors de l'enquête pour une programmation dans le cadre du festival « Les Temps Chauds » qui se déroule dans l'Ain au mois de juillet ?

Oui, l'idée est de créer un lien entre ce festival de musiques du monde et les gens que j'ai rencontrés lors de ces collectages. Ils ne seront pas sur la scène principale mais dans des lieux plus intimes. Certains musiciens sont déjà d'accord : un bassoniste russe, une chanteuse et pianiste bulgare… d'autres sont encore à convaincre. Une autre idée de ce collectage est de participer à la mise en réseau des gens, des activités, des projets qui ne sont pas forcément recensés : ce sera par exemple donner le contact d'une pianiste à un soliste en recherche d'accompagnateur, faire converger des projets similaires, diffuser les informations d'un festival à des personnes concernées, faire remonter certains désirs des individus aux élus (par exemple pour la programmation musicale d'une salle municipale), etc.

L'étude s'intéresse donc aux pratiques de répertoires traditionnels de personnes qui se situent entre deux univers culturels …

Oui, car le département de l'Ain a depuis plusieurs décennies une tradition d'immigration, due à l'industrialisation. Le territoire du collectage est donc principalement urbain, centré sur les zones de peuplement dense. La Côtière (sur laquelle nous travaillons en ce moment) en est une première, elle est aussi la continuation de l'agglomération lyonnaise : le département de l'Ain débute juste après Rilleux-la-Pape par la Communauté de Communes de Miribel. Comme ailleurs en France y vivent beaucoup de Méditerranéens (Maghrébins, Turcs, Italiens, Portugais…) ainsi que des gens venus du monde entier (Arménie, Laos, Bénin, Kosovo, Etats-Unis…), d'autant qu'il y a à Miribel un foyer de demandeurs d'asile. C'est sur Bourg-en-Bresse qu'il y a le plus d'associations communautaires (Hmongs du Laos, Marocains, Créoles, Albanais…), il n'y en n'a quasiment pas sur Miribel. Je cherche à rencontrer des professionnels, il y en a peu et souvent ils sont déjà répertoriés par l'Addim, mais aussi des semi-professionnels ou des amateurs. Ce qui compte c'est que les gens nous communiquent ce qu'ils savent et ce qu'ils aiment. Par exemple les gens qui chantent chez eux, entre amis sont des gens très intéressants, qui ont des répertoires qui se transmettent par la famille ou par des cercles plus intimes. A vrai dire, sur la Côtière il y a peu de musiciens traditionnels : la proximité de Lyon fait que pour les mariages, les fêtes communautaires importantes, les communautés asiatiques et maghrébines font plutôt appel à des orchestres qui viennent de Bourg, Lyon ou Rilleux. Mais petit à petit on fait des découvertes !

Chez les « anonymes », ce ne sont pas les mêmes usages et les mêmes rapports affectifs qui se jouent autour des répertoires traditionnels …

Oui, j'ai rencontré par exemple des membres de la communauté arménienne. Cette communauté est tellement en demande de reconnaissance qu'il y a une volonté forte de faire perdurer leur histoire et leurs coutumes. Le sentiment d'appartenance et d'identité est fort, à cause du traumatisme lié au génocide. Alors ils sont encore assez actifs et leurs fêtes ont un sens important. J'ai commencé aussi à rencontrer des gens du Maghreb (il n'y a pas vraiment « une » communauté maghrébine), notamment par le biais des ateliers de femmes. Là, le rapport à l'image est plus difficile, et le lien à l'ethnologue est plus long à établir. Dans une sphère publique les femmes se recroquevillent, il y a une grande timidité. C'est dommage, par ce qu'elles sont des détentrices fondamentales de leur culture. De manière générale, les traditions sont très importantes, elles rappellent le pays de manière très forte. En même temps cet attachement prend des formes différentes chez chacun ; pour une Kabyle son costume traditionnel la rend fière, pour une Marocaine, ça la rend nostalgique… Mais ce qui est dommage, c'est que certaines personnes qui sont en France depuis longtemps et qui n'ont pas une pratique spécifique de leurs traditions ne se souviennent que du refrain de la chanson, ont oublié les histoires qu'on leur avait racontées… Elles ont laissé s'enfouir certains détails de leurs traditions.

Lors de ces rencontres, est-ce que les chansons, les contes et les histoires se disent facilement ?

C'est surtout une question de personnalité. Dans les ateliers de cuisine, il y a une atmosphère très féminine, intime ; il est arrivé qu'une femme se mette spontanément à chanter, en regardant droit vers la caméra. Mais c'est rare ! Les gens sont plutôt timides, et c'est compréhensible. C'est à nous de les mettre en confiance. L'idéal lorsque l'on fait du collectage, c'est d'essayer d'être invité chez les gens pour que l'on voit dans quel milieu ça se passe, que ça se fasse dans le contexte. Mais lorsque l'on est une étrangère qui se présente avec une caméra (et parfois un caméraman), il y a peu de chances pour que l'on vous laisse rentrer comme ça. Ce n'est pas en trois fois une heure que l'on réussi à créer le lien suffisant pour être invité chez les gens, à un mariage... Cela demande du temps.

Quelle est la définition que vous avez retenue dans le cadre de votre enquête du mot « tradition » ?

Pour moi, c'est tout ce que les gens ont reçu de leurs parents, de leurs grands-parents, de leurs proches ou de gens qui font partie de la même communauté qu'eux, et qu'ils revitalisent, qu'ils réutilisent pour eux et pour leurs enfants, afin de donner du sens à leur vie. Cela constitue un point d'attache et de référence, car il ne faut pas oublier qu'il s'agit de populations immigrées : leur premier système de valeur a été constitué ailleurs.

Vous retenez donc l'idée d'une transmission de quelque chose, au-delà des générations et au-delà des frontières ...

C'est important que les gens sachent quelles sont leurs traditions et qu'ils les vivifient. Surtout si l'on veut transmettre aux enfants d'où ils viennent et quel est leur pays d'origine. C'est important pour éviter de faire des confusions, des amalgames et des tabous sur tel ou tel pan de la culture. L'intérêt est qu'ils aient le plus d'éléments possibles pour se comprendre et créer leur identité à eux, qu'ils puissent réfléchir à ce que cela représente d'être d'origine portugaise ou arménienne en France aujourd'hui, afin de vivre ces cultures avec leurs différences. Car la multiculturalité est une richesse folle, savoir manier deux langues par exemple est une grande richesse, c'est connaître deux cultures ! C'est ce que nous avons voulu faire par ce collectage, nous voulons valoriser la richesse des cultures qui coexistent dans l'Ain.

Propos recueillis par P.B.